

ÉCOLE FRANÇAISE

DE

ROME

PALAIS FARNÈSE

Rome, le

6 février 1912

Madame

Je vous remercie de votre lettre  
et parce qu'elle me témoigne  
de vos sentiments et parce qu'elle  
me met en communication avec  
notre cher, très cher ami, Ga-  
briel Monod. Vous lui direz, n'est-  
ce pas, que depuis le commen-  
cement de sa maladie je me suis  
sans cesse inquiété de lui, <sup>je</sup> éprou-  
vé toutes les angoisses par les-  
quelles on se fait autrui de  
lui. Si je n'ai pas écrit, c'est

8548  
pour ne pas déranger Madam  
Mamad qui, ainsi que vous,  
doit être en une bien grande  
affliction. Venir et les journaux  
me tenaient au courant.

Quel malheur ! Je suis de ceux  
qui savent le mieux tout ce  
que cette vie représente d'élan  
généreux, d'influence utile,  
de labeur infatigable. Gabriel  
Mamad est vraiment un maître.  
On abuse de ce mot ; pour lui,  
c'est l'étiquette sincère.

Mais aussi je suis, d'autre façon,  
sur un lit d'épines. Mais il  
ne convient pas de me plaindre  
trop. La direction de l'Eglise ca-  
tholique est en ce moment entre  
des mains imprudentes. Un groupe  
d'insensés s'en est emparé; ils  
font des sottises avec l'impossi-  
bale conscience de bien faire.  
C'est comme les Jeunes Turcs.  
Mais je ne désespère pas encore. La  
vieille curie romaine, sage, modérée,  
conciliante, n'est pas encore morte.



Elle pourrait bien reprendre le dessus.

J'ai envoyé hier deux mots d'acquiescement. Il paraît qu'on les souhaitait ardemment car on les a communiqués aux journaux, avec un empressement remarquable. "Obéis n'est pas se dédire" m'écrivait à ce propos mon ami L. Luzzatti. Il n'aurait pas approuvé que je misse mon tricorné sur l'oreille gauche. Le geste, en effet, eût été ridicule.

Agnez, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux, et recueilli bien fort toutes mes sympathies, le fait de mon cœur, au cher ami que vous saluez. à Madame Monod. (Buckenry)